

TYPOLOGIE DES SAVOIRS ECOLOGIQUES DANS LES CONTES MOUNDANG

Jean BOGNARE

Université de Maroua (Cameroun)

bognarjean@gmail.com

Résumé :

Les contes moundang développent une morale sociale codifiée, enseignée et transmise de génération en génération. Mettant en exergue le monde animal, végétal et les objets symboliques du peuple en présence, cette littérature orale est porteuse de savoirs jonchés de valeurs et de normes socioculturelles qui se révèlent comme un dispositif de conscience environnementale et un atout de bonne gouvernance écologique, favorisant une gestion saine et durable des ressources naturelles. Sous le prisme des instruments de l'épistémocritique, cette étude fait ressortir les différents savoirs écologiques qui concourent à limiter les actions anthropiques, à protéger de nombreuses espèces en voie de disparition et à maintenir l'équilibre naturel.

Mots-clés : *savoirs écologiques, écosophie, conte, moundang, épistémocritique.*

Abstract

Moundang tales develop a codified social morality, taught and transmitted from generation to generation. Highlighting the animal and plant worlds and the symbolic objects of the people involved, this oral literature is the bearer of knowledge littered with values and socio-cultural norms that stand out as a device for environmental awareness and an asset for good ecological governance, favoring a saine and sustainable management of natural resources. Through the prism of epistemocritical instruments, this study highlights the various ecological knowledge that contribute to limiting anthropic actions, to protecting numerous species in the process of disparition and to maintain the natural balance.

Keywords: *ecological knowledge, ecosophy, tale, moundang, epistemocriticism.*

Introduction

Depuis des siècles, l'homme utilise la nature pour satisfaire ses besoins d'ordre alimentaire, sanitaire, artisanal, mystique, etc. Cette situation fait de lui un éternel dépendant des ressources naturelles. Ces besoins conduisent à une surexploitation de la nature provoquant des effets souvent néfastes. Toutes les pressions anthropiques poussent généralement à la réduction drastique des végétaux, des animaux et d'autres éléments de la biodiversité. Face à cette disparition, les contes rendent compte de ce que l'éducation chez les Moundang a toujours accordé une place de choix à la préservation de la nature en développant des savoirs écologiques. Les différents savoirs qui irradiant la trame narrative permettent une gestion saine et durable des ressources naturelles en limitant les actions des paysans. Il existe une somme de savoirs dans les contes qui sont transmis de génération en génération. Les savoirs écologiques traditionnels ou les TEK (Traditional Ecological Knowledges) selon les termes de Farau (2016, p. 52) sont à la base des prises de décisions et d'informations du peuple moundang sur les gestions des ressources naturelles et sur la diversité d'activités et pratiques qu'il mène. Ainsi, quelles sont les typologies de savoirs écologiques traditionnels et pratiques dans les contes moundang ? Quelles peuvent en être leurs portées significatives dans la conservation de l'environnement ? Il sera question dans cet article de l'étude des savoirs qui s'incrument dans les récits oraux narratifs et du relevé de leurs usages dans le domaine écologique.

1. Les savoirs mystiques

Les contes constituent un réservoir de savoirs dits mystiques. La conception mystique est issue des sociétés d'essence traditionnelle selon lesquelles, tous les éléments présents dans

la nature sont divins et, par conséquent, vénérables. Les composants de la nature ne sont pas uniquement perçus comme des choses destinées pour les besoins alimentaires, mais offrent une possibilité relationnelle basée sur le respect, l'adoration et la dépendance.

1.1. Le contage de la sacralisation des espaces

Les contes moundang mettent en récit certains espaces revêtant un caractère purement sacré, car ils sont frappés du sceau de la sacralité. Il faut noter avec Mircea que « tout espace sacré implique une hiérophanie, une irruption du sacré qui a pour effet de détacher un territoire du milieu cosmique environnant et de le rendre qualitativement différent » (Mircea, 1965, p. 29). Ainsi, les espaces dits sacrés donnent lieu à des croyances ancrées dans les habitudes villageoises. L'espace sacré ne se conçoit pas sans la manifestation des divinités. Les rivières, les lacs, les forêts et les puits sont, à ce titre, des espaces dans lesquels abondent les génies ou les esprits. Dans la même foulée, Kuitche Fonkou note que les cours d'eau et les fleuves sont admis dans les sociétés traditionnelles comme « milieux de vie des génies » (Kuitche Fonkou, 2020, p. 154). Dans le conte 5 intitulé « La petite orpheline », le puits est considéré comme le domicile de douze génies :

La femme de son père la gronda sévèrement. Elle lui dit de descendre dans le puits pour lui chercher son puisoir. L'orpheline descendit dans le puits. Quand elle arriva au fond de l'eau, elle rencontra une grande maison de treize portes habitée par douze génies (Conte 5).

L'entrée dans les endroits sacrés est conditionnée par la pureté de l'être et de l'âme. À cet effet, les mauvaises conduites sont punies par les génies et les bonnes actions sont récompensées par ceux-ci. Ainsi, lorsque la petite orpheline fait preuve d'un bon comportement envers les douze génies, elle est récompensée. L'extrait suivant en dit long :

Les génies ayant vu le bon comportement de l'orpheline, lui ouvrirent la treizième porte. Il y avait de l'or, du diamant. Ils lui dirent : tu te couches et tu roules. Tout ce qui va coller sur ton corps t'appartient » (Conte 5).

L'attitude de la petite orpheline basée sur l'écoute des conseils et l'obéissance aux génies, conduit à une fin heureuse. Ainsi, l'obéissance aux forces surnaturelles permet d'avoir la tranquillité et l'équilibre de la nature.

En tout état de cause, les espaces sacrés sont une réalité dans les contes moundang. Ils constituent une tribune d'expression culturelle indéniable pour les populations locales. Le système de sacralisation des éléments permet de protéger la biodiversité, un véritable patrimoine vital. Tout ce qui est sacré doit être sauvegardé, protégé et surtout réhabilité. La pratique sacrée constitue aussi une loi et un décret qui régissent le fonctionnement de la nature, car ils sont à la base de la préservation et de la survie des espèces.

1.2. Le savoir animiste

Dans les contes, la conception anthropocentriste n'existe pas. Les éléments de la nature vivent ensemble. Le visible (les hommes, les animaux, les végétaux, les minéraux) et l'invisible (les ancêtres, les génies, les esprits) entretiennent de relations harmonieuses. Il n'y a donc pas de rupture entre les deux entités, mais tout un réseau d'interdépendance. Ainsi, les échanges entre les hommes et les autres éléments de la nature sont permanents. Selon Ki-Zerbo (1992), le thérapeute, par le passé, avant de procéder à la coupe des feuilles pour un besoin sanitaire, se recueillait un moment devant l'arbre à sacrifier et lui demandait pardon de devoir le mutiler. Poser cet acte ne relève pas de la folie, mais indique plutôt que tous les éléments de la nature ont droit à la vie, parce qu'ils portent une âme. Aussi cet acte permet-il d'estomper le courroux des génies qui peuvent mortellement sévir.

Le savoir animiste entre dans une pratique importante qui guide les actions humaines sur terre. À travers l'animisme, l'homme moundang se connecte à une ou plusieurs entités divines qui interviennent durant toute son existence. Dans la cosmogonie de ce peuple, rien n'est au-dessus des forces transcendantes et cela est enseigné de génération en génération par le biais des contes. Ceux-ci, plus particulièrement, se présentent comme le support par lequel les informations sur le savoir animiste sont livrées. Dili Palaï note par exemple qu'en fonction du groupe ethnique, Dieu se présente sous plusieurs aspects : il est tantôt un homme, tantôt une idée, ou alors un animal, une force, un pouvoir. En tant que Créateur de l'univers et de tout ce qui le compose, Dieu est l'incarnation du pouvoir et du savoir (Dili Palaï, 2008, p. 28-29).

Le savoir animiste se lit à travers l'invocation d'une force supranaturelle. Cette invocation est faite dans le but d'obtenir la tranquillité de la nature. C'est ainsi qu'une fille, confrontée aux difficultés, sollicite l'aide de l'Épervier : « Aussitôt, elle aperçut l'épervier qui passait et commença à chanter : Épervier, Épervier sauve-moi, toi le prince de Lamme Épervier, épervier sauve-moi, toi le prince de Lamme » (Conte 1). En fait, cet oiseau incarne l'esprit des ancêtres. Ceux-ci sont des êtres suprêmes, transcendants, harmonisateurs de l'univers et des hommes ordinaires. Vivant dans un monde invisible et faisant l'objet d'une invocation permanente, ils peuvent déléguer leurs pouvoirs à leurs représentants tels que les animaux, les devins, les esprits de l'eau, de brousse, de rivière et de l'arbre. C'est alors grâce à l'intervention de l'Épervier, c'est-à-dire de l'ancêtre, que la fille dont le désir est d'épouser un mari sans cicatrices, a eu la vie sauve. Ainsi, chez le peuple moundang ancré dans l'animisme, le monde est subdivisé en deux sphères :

L'une visible, l'autre invisible, mais les deux en inter-relation perpétuelle par le jeu des puissances invisibles. Le monde invisible perceptible par ceux qui ont une double vue, c'est-à-dire les nyctosophes (devins, voyants, sorciers), c'est le monde souterrain habité par les génies et les ancêtres, propriétaires et maîtres de la terre (Gadou, 2003, p. 52).

Les croyances sont soutenues par le respect des prescriptions données par les divinités dont la violation entraîne les dégâts irréversibles dans la nature. Respecter ce que prescrit *Dan*, le devin, c'est obéir à la voix des dieux qui connaissent tout. Les contes moundang privilégient donc la conception holistique des rapports Homme-nature ; celle qui, à la suite des cosmogonies africaines, adopte une posture de symbiose dans laquelle la nature et l'homme sont des parties intégrantes et constitutives d'une même communauté. Dans ce système, l'homme, l'animal, le végétal, le surnaturel cohabitent et forment un tout indissociable, régi par les mêmes règles et les mêmes lois. Tous les éléments de la nature parlent et se revêtent les qualités humaines. S'agissant du conte, Kolyang Dina Taiwé (2008, p. 19) indique qu'il s'agit d'une narration dans laquelle « les êtres célestes s'unissent à ceux de la terre. Ceux qui vivent dans les eaux abandonnent leur demeure pour savourer les libertés des hommes ». Il s'établit donc dans les contes tout un réseau d'inter-espèces.

2. Les savoirs pratiques

Cette partie vise à répertorier les savoirs pratiques qui permettent de rapprocher l'homme des entités de la nature existant dans les contes. Ceux-ci sont un ensemble de répertoires de savoirs qui portent toute une vision ; laquelle vision doit être étudiée dans le but de mieux appréhender les relations aux éléments naturels. Le conte moundang est une pratique d'art où les petits gestes écologiques se réalisent.

2.1. *Le savoir médicinal et les écogestes*

L'art de guérir les maladies est une science acquise pendant les expériences passées dans la nature. Peu importe l'origine du mal, la solution est rapidement trouvée par les devins aux pouvoirs extraordinaires. Ceux-ci maîtrisent parfaitement les compositions des remèdes afin de parvenir à la guérison. Il suffit juste de respecter scrupuleusement la prescription et d'appliquer soigneusement la recette par ces derniers.

Dans « *Daŋ le devin* », Matəfara, la femme de Dasso souffre énormément de la maladie épileptique. Généralement, l'épilepsie dans le contexte moundang, est mystique. Elle est souvent lancée par les ennemis qui cherchent par tous les moyens à faire du mal à ceux qui prospèrent dans la société. Afin de s'assurer de la guérison de sa femme, Dasso décide d'aller consulter *Daŋ* le devin. Ce dernier lui propose un remède qui ne se compose qu'avec le foie de l'Hyène. Il était question pour l'époux d'aller chercher le foie de cet animal. Après plusieurs tentatives, Dasso finit par obtenir l'organe de l'animal : « Il prit le foie et le fit manger à Matəfara qui fut aussitôt guérie » (Conte 3). À la fin, la femme, sautant de joie, va témoigner les effets du foie en disant : « C'est grâce au foie de l'Hyène que je fus guérie de l'épilepsie » (Conte 3).

Il faut noter que l'abattement d'un animal aux vertus thérapeutiques n'est pas réprimandé par les membres de la société. Au contraire, cet acte est salutaire dans la mesure où il est perçu comme un devoir existentiel fait dans le seul but d'éloigner le mal. En effet, la conscience des vertus que portent certains animaux, est une conduite de l'écogeste, c'est-à-dire une action essentielle conduisant à la sauvegarde et à la pérennisation des espèces pour les générations présentes et futures. L'Hyène fait partie, dans ce contexte, des espèces rares aux vertus thérapeutiques. Tant que la menace épileptique n'est pas présente, la décimation de l'Hyène en vue d'obtenir son foie pour la fabrication d'un antidote n'est pas envisageable.

Contrairement aux animaux ordinaires, ceux qui entrent dans la composition des remèdes, résistent aux massacres et aux décimations abusifs des personnes. Ce faisant, les animaux thérapeutiques constituent des réponses aux drames fauniques. Les sociétés traditionnelles qui ont toujours soigné leurs maladies par les organes animaux contribuent à la gestion durable et à la maîtrise efficace de la nature.

Par ailleurs, le conte 2 « Écureuil et Kazayé » présente une scène où le monstre Mawul est en train de prendre son bain dans la rivière et se brossait les dents au même endroit : « Un jour, l'écureuil se rendit à la rivière pour pêcher. Quand il fut arrivé, il trouva Mawul en train de prendre son bain. Puis, Mawul arracha sa dent et se mit à la brosseur fortement » (Conte 2). L'écogeste qui se dégage de ce conte est la baignade. Se laver entre dans la propreté du corps. Il s'agit de l'hygiène corporelle dont l'importance est indéniable dans l'entretien de l'organisme de manière générale. L'action du monstre prouve que le peuple moundang n'est pas dans le déni total de cette pratique quotidienne qui consiste à nettoyer régulièrement le corps avec de l'eau. Aussi le fait pour Mawul de se brosseur les dents est-il un écogeste. Se brosseur les dents est une pratique qui consiste à débarrasser celles-ci des débris alimentaires et des bactéries qui peuvent causer des caries et des inflammations de la gencive. Brosseur régulièrement les dents permet d'éliminer les enduits et de prévenir les maladies dentaires et gingivales.

Ces écogestes permettent non seulement de limiter la pollution et d'améliorer son environnement, mais aussi de prendre en compte les représentations symboliques des éléments de la nature à l'instar de l'eau. Ce liquide revêt en effet un caractère sacré dans la plupart des civilisations : les fleuves sont les manifestations de la divinité dans les cosmogonies égyptiennes (le Nil) ou mésopotamiennes (le Tigre et l'Euphrate) ; les sources et le lac Titicaca sont le lieu

de la création du monde dans la genèse aztèque ; les mythes dogons célèbrent le dieu de l'eau, le Gange est un fleuve sacré et la pluie est un dieu (Hindra) dans les textes fondateurs de l'hindouisme, l'eau (du baptême) est un élément essentiel dans l'Évangile, etc. (Sauquet et Vielajus, 2014, p. 68-69).

Dans le monde religieux, par exemple, le contrat avec l'eau porte les dimensions de la mort et de la renaissance. À travers le baptême, qu'il soit par immersion ou par aspersion, l'homme devient une nouvelle créature et passe de la mort à la vie. C'est dire que l'eau a une valeur purificatrice et régénératrice parce qu'elle lave les péchés, transforme la nature pécheresse en celle de pleine vie et participe du mystère de la sanctification. Ainsi, la descente de Christ dans le Jourdain par le rite baptismal et la baignade des Hindous dans le Gange justifient les dimensions évoquées précédemment.

Aussi les cours d'eau et les fleuves sont-ils reconnus comme contenant de nombreuses ressources entraînant la pratique des activités halieutiques permettant à l'homme de se nourrir ou à fructifier les revenus économiques. L'activité de pêche est très prisée dans les rivières. L'extrait suivant en indique : « Alors la dent du monstre commença à tuer les poissons qui nagèrent à la surface de l'eau. L'écureuil se mit à ramasser les poissons que la dent du monstre a tués. C'est ainsi que l'écureuil procédait tous les jours » (Conte 2). Ceci dit, la pêche est une activité nourricière des hommes incarnés en personnages. Elle est aussi un moyen de découverte des endroits dits sauvages tels que les rivières, les fleuves, les ruisseaux. À travers la pêche, le peuple trouve également une bonne raison pour apprendre à mieux connaître les différents milieux aquatiques qui regorgent d'énormes espèces vivantes. La pratique de cette activité permet de se reconnecter à la nature et de se déconnecter totalement du monde en proie aux différents troubles écologiques.

2.2. L'art de la guerre et la recherche de l'équilibre de la nature

Les Moundang se présentent dans les contes comme un peuple qui maîtrise l'art de la guerre. Le savoir dit guerrier apparaît dans les récits à travers les techniques, les méthodes et les objets utilisés. L'arsenal guerrier est constitué d'outils à caractère traditionnel et participe de la composition du savoir à connotation guerrière. Dans le conte 1 intitulé « Une fille voulant épouser un mari sans cicatrices », on aperçoit la présence de la lance, outil que Mawul, le prétendu mari de la fille, utilise pour atteindre son objet. En effet, le présent récit montre les outils, les méthodes et les stratégies employés par Mawul dans sa quête. Pour atteindre son objet, le monstre va se couvrir de mouches et va, tour à tour, accrocher deux serpents aux épaules en guise de lances :

Il se couvrit de mouches qui le rendirent tellement brillant. Mawul prit également deux serpents qu'il accrocha aux épaules comme lance. Quand la fille aperçut la brillance de Mawul, elle cessa de ramasser le mil dans le grenier, descendit de-là toute joyeuse et dit : voilà mon mari qui arrive. Éprise de joie, la fille abandonna la louche plate, atterrit au sol et alla rapidement à la rencontre de son mari (Conte 1).

En fait, les serpents sont les protecteurs de Mawul. Il faut noter que chez les Moundang, les serpents ont un lien totémique avec certains clans. Ceux-ci considèrent ces espèces comme des dieux ayant pour rôle de les protéger contre toutes les agressions extérieures, qu'elles soient physiques ou spirituelles. Les totems ne sont pas destinés à être tués et mangés. Ils sont, au contraire, vénérés afin d'assurer la prospérité de la communauté. Les lances, quant à elles, ont permis à Mawul de parcourir la nature sans être perturbé par les forces nuisibles. C'est à ce titre que tous ceux qui ont l'habitude de parcourir la brousse, portent par devers eux, soit une lance, soit une sagaie

ou encore un couteau de jet. Aussi dans le conte 4, le savoir guerrier se lit-t-il à travers la présence de la flèche et de la lance. Ces objets sont considérés, aux yeux de l'homme qui se croyait surpuissant, au point de lancer un défi à sa femme, comme la source de l'invincibilité. Voilà pourquoi, « l'homme qui dépasse tout » s'estimait au-dessus de toutes choses parce qu'il avait à sa disposition une flèche et une lance qui lui permettaient de déployer son art de guerre : « Un jour, il prit sa flèche et sa lance, se rendit en brousse. Il monta sur un grand tamarinier pour attendre les panthères. Là, il tua les animaux et les ramena à la maison. C'est à travers cet exploit qu'il pouvait proférer être celui qui dépasse tout » (Conte 4).

Par ailleurs, les chants font partie de la culture guerrière. Les chants redonnent le courage et rendent les guerriers plus performants, plus résistants et plus résilients. Il s'agit de chants de résistance en période de guerre. Un chant de résistance comme son nom l'indique, est un fait de société et de culture qui permet aux guerriers de résister même quand ils sont essoufflés et exténués. C'est ainsi que Dasso va prendre sa lance pour aller à la recherche du foie de l'Hyène en brousse. Y étant, il va entonner un chant de courage et de résistance dans lequel il va solliciter le secours de Dieu :

Au milieu de la brousse, Dasso entonna un chant de guerre tout en demandant à Dieu de l'aider :

-celui qui cherche à soigner sa femme affronte tout

-celui qui cherche à soigner sa femme affronte tout

-il n'a peur de rien-il n'a peur de rien

-Dieu viens à mon secours- oui viens à mon secours

(Conte 3).

Ainsi, les chants ont un pouvoir de parole parce qu'ils impactent non seulement celui qui chante, mais aussi celui qui écoute. C'est pour cette raison que « les mots utilisés dans [les chansons] agissent sur l'émetteur et le récepteur, à telle enseigne qu'ils provoquent la résignation dans le silence, la

révolte, la prise de décision ou la libération » (Yaoudam, 2008, p. 69). Finalement, les chants redonnent aux guerriers le courage en décrivant exactement les capacités d'un entrepreneur de la guerre.

L'écologie dans ses acceptions profondes perçue à travers la littérature orale, notamment les contes, se veut, dans ce sens, une science qui permet, non pas de percevoir la guerre comme destructrice, mais plutôt comme une pratique amenant l'homme à renforcer sa capacité afin de rendre harmonieuse la coexistence de tous les éléments naturels. Les contes sont un réservoir de savoirs locaux qui guident l'homme dans ses pratiques de vie et l'orientent dans ses rapports harmonieux à vivre avec la nature.

Conclusion

Les contes moundang se présentent comme une source intarissable de savoirs concourant à la protection des ressources naturelles en guidant véritablement l'homme dans ses actions et dans ses prises de décision en rapport avec la nature et les phénomènes naturels. Ces savoirs locaux basés sur les principes animistes, culturels, sacrés, totémiques, etc. mettent en exergue des modes de protection, de conservation et de restauration de la nature. L'ensemble des savoirs qui traversent les contes de bout en bout, permet de dire que ces récits oraux narratifs constituent un dispositif sans doute de conscience écologique. Les savoirs dans les contes moundang s'accompagnent des mesures traditionnelles de gestion des ressources naturelles. Loin d'être des savoirs vulgaires, ils doivent être pris en compte dans les questions mondiales liées à la protection de l'environnement. Le peuple moundang, à travers ses contes, développe une série de savoirs conduisant à favoriser la survie et permettant la gestion-maîtrise des éléments de la nature. Ces savoirs ont, dans leurs pratiques

culturelles et traditionnelles, intégré les habitudes communautaires. Certaines pratiques quotidiennes et croyances s'incrument dans les habitudes écologiques et fournissent de stratégies significatives dans la protection et la conservation de la biodiversité. Les contes moundang constituent donc un pôle de développement durable, car ils s'accompagnent des savoirs teintés de valeurs et normes afin d'amener les uns et autres à prendre conscience de l'importance de l'environnement et à gérer sainement et durablement les ressources naturelles.

Annexe

Corpus

Conte 1 : Une fille voulant épouser un mari sans cicatrices
Conte ! conte ! Voici le conte ! Un homme épousa une femme. Les deux eurent un enfant, l'unique fille. La fille fut aussitôt grande. Quand les prétendants commencèrent à s'intéresser à elle, elle déclara à ses parents qu'elle veut épouser un mari qui n'a pas de cicatrices. Quand les hommes se présentèrent, elle les déshabilla pour vérifier s'ils n'avaient pas de cicatrices. À la moindre tache, elle dit toujours « cicatrices » ! et rejeta l'homme en question. Mawul, résidant en brousse, reçut la nouvelle et alla aussi à la conquête de la fille. Il se couvrit de mouches qui le rendirent tellement brillant. Mawul prit également deux serpents qu'il accrocha aux épaules comme lance. Quand la fille aperçut la brillance de Mawul, elle cessa de ramasser le mil dans le grenier, descendit de-là toute joyeuse et dit : voilà mon mari qui arrive. Éprise de joie, la fille abandonna la louche plate, atterrit au sol et alla rapidement à la rencontre de son mari. Elle dit : voici alors mon mari, celui qui convient. Mawul dit à la fille de le laisser d'abord passer ses salutations aux parents avant de partir avec elle. Mais celle-ci n'acceptera malheureusement pas les propositions de son lustre

mari. L'homme insista pour entrer dans la maison de son beau-père, mais la fille resta arc-bouter sur sa position. Ils se mirent en chemin et marchèrent longuement. Mawul dit à la fille : connais-tu cet endroit ? Elle répondit : c'est l'endroit où nous venions garder les chèvres. Ils marchèrent encore : connais-tu cet endroit ? reprit le mari. La fille répondit : c'est l'endroit où nous venions chercher le bois. Ils marchèrent encore : connais-tu cet endroit ? reprit le mari. La fille répondit : je connais seulement un peu cet endroit. Ils arpentèrent une bonne distance et Mawul posa la question à la fille : connais-tu cet endroit ? Elle répondit : je ne connais pas assez cet endroit. Ils marchèrent encore et encore : connais-tu cet endroit ? reprit l'homme. La fille répondit : je l'ignore catégoriquement. Alors Mawul ordonna aux mouches et aux serpents de le quitter. Les mouches et les serpents le quittèrent tout à coup. Ils laissèrent à découvert la laideur indescriptible de Mawul. Celui-ci se moqua de la fille qui ne sut quoi faire en présence de lui, le monstre. Mawul fut donc couvert partout de cicatrices. Les pleurs de la fille dans la brousse ne servirent à rien du tout parce qu'elle n'eut pas de solutions. Alors à quelques mètres de leur position, ils trouvèrent une termitière. Le mari dit à la fille : nous y sommes déjà, c'est ma maison ici. Puis le mari demanda à son épouse d'entrer en premier dans la termitière. La fille demanda plutôt à son mari d'entrer dans la termitière en premier. À peine Mawul mit la tête dans le trou que la fille monta dans l'arbre qui se trouvait à côté. Aussitôt, elle aperçut l'épervier qui passait et commença à chanter : Épervier, épervier sauve-moi, toi le prince de Lamme. Épervier, épervier sauve-moi, toi le prince de Lamme. Mawul répondit à voix basse : épervier ne la sauve pas, c'est une femme têtue et moi je suis laid, laisse-moi m'occuper d'elle. Mawul sortit de la termitière et demanda à sa femme de lui apporter ses matériels pour forger. Sa femme lui apporta le soufflet, le marteau et l'enclume, et il commença à forger. Le fer rougit, le mari prit

pour rendre sa femme aussi laide que lui. Mais l'épervier l'emporta loin du danger. Ayant vu ceci, Mawul commença à supplier l'épervier, lui demandant de laisser sa femme à son entière disposition. Mais l'oiseau l'amena auprès d'une autre termitière. Mawul prit courage et poursuivit sa femme auprès de la nouvelle termitière. Là, il voulut percer sa femme avec le fer rougi, Tarsoo arriva aussitôt. Tarsoo se battit avec Mawul et le neutralisa en arrachant le feu entre les mains du monstre. Il maîtrisa et neutralisa les forces de Mawul et amena la fille chez ses parents. C'est justement cette histoire qui pousse les filles à bien se renseigner avant de se marier, car ce qui brille n'est pas toujours de l'or. Ainsi s'achève le conte !
(Beidi Philippe, Cultivateur, 80 ans, 15 juin 2021)

Conte 2 : Écureuil et Kazayé

Le conte tombe wuw ! Un jour, l'écureuil se rendit à la rivière pour pêcher. Quand il fut arrivé, il trouva Mawul en train de prendre son bain. Puis, Mawul arracha sa dent et se mit à la broser fortement. L'ayant aperçu, l'écureuil se cacha sous une paille souple. Pendant que Mawul brossa sa dent, il entendit l'écureuil insulter sa petite dent. Le monstre demanda : qui est-ce qui m'insulte ? l'écureuil répondit : c'est moi, le poisson dans l'eau. Alors la dent du monstre commença à tuer les poissons qui nagèrent à la surface de l'eau. L'écureuil se mit à ramasser les poissons que la dent du monstre a tués. C'est ainsi que l'écureuil procédait tous les jours. Un jour Kazayé envoya son fils chez l'écureuil pour lui chercher du feu. Il trouva qu'il était en train de manger du bon poisson. Il prit le feu qui s'éteignit sur le chemin du retour. Il repartit encore chercher, mais le feu s'éteignit toujours. Ayant vu le comportement étrange du fils de Kazayé, l'écureuil ordonna qu'on lui donne un peu du bon poisson. On lui donna du bon poisson qu'il garda sous ses oncles et le feu ne s'éteignit plus cette fois-là. Arriver à la maison, le fils de Kaza demanda à son père de le

bercer. Puis, il lui ordonna de goûter ce qu'il lui a gardé sous ses oncles. Kaza goûta et trouva que c'était tellement bon. Il demanda à son fils : où as-tu trouvé cette bonne chose ? Son fils lui répondit : chez l'oncle écureuil. Ayant entendu la réponse de son fils, Kaza partit chez écureuil. Arriver, il demanda à son oncle pourquoi lui avoir caché du bon poisson alors qu'il en dispose. Écureuil lui dit : veux-tu ? il répondit : bien-sûr en acquiesçant de la tête ! Écureuil lui demanda d'attendre l'aube si tel est le cas. Voyant que l'aube tardait, Kaza provoqua les cops. Ceux-ci commencèrent à chanter kukuluku, qu'avons-nous fait à Kazayé ? Aussitôt, il dit à son oncle que c'est le matin. Son oncle lui demanda d'attendre un peu, car il a écouté les plaintes des cops. Kaza attendit un peu seulement, alla encore provoquer les coqs. Il fit ainsi à plusieurs reprises avant l'aube. L'écureuil le prit et partit avec lui à la rivière à poissons. Il demanda à Kazayé de se cacher sous la paille souple et de ne pas parler. Quand Mawul commença à brosser sa dent comme d'habitude, l'écureuil se mit à l'insulter. Mawul demanda à savoir celui qui l'insulte. L'écureuil répondit que c'est bien lui le poisson dans l'eau. Mawul se mit à tuer les poissons avec sa dent. L'écureuil et Kazayé ramassèrent les poissons que le monstre a tués et rentrèrent. Ayant observé la scène, Kaza décida de revenir seul à la rivière. Il croyait qu'il devrait réussir en faisant comme son oncle écureuil. Kaza se cacha sous la paille souple, laissant apparaître sa tête. Pendant que Mawul brossait sa dent, il l'insultait. Le monstre demanda celui qui l'insulte, il répondit à voix grave : c'est moi, le poisson dans l'eau. Mawul commença à tuer les poissons avec sa dent. Par imprudence, il cogna Kaza et provoqua le saignement. Baigné de sang, il prit la fuite. Ce conte véhicule l'idée selon laquelle l'écureuil est un homme sage. Sa présence traduit fidèlement le comportement humain. Kaza symbolise l'insensé.

(Dézoumbé David, Catéchiste, 77ans, 22 juin 2022)

Conte 3 : Daᅇ le devin.

Conte ! conte ! Voici le conte ! Il était une fois, Matəfara souffrait énormément de la maladie épileptique. Pendant la nuit, elle dérangeait son époux Dassoo avec qui elle partageait le même lit. Les gouttes qu'elle propulsait étaient inhalées par Dassoo. Fatigué, celui-ci prit enfin la ferme résolution d'aller voir Daᅇ, le grand devin du village. Il arriva dans le village voisin où habitait Daᅇ avec la malade. Sous le tamarinier où s'était installé le devin, Dassoo prit la parole et dit : voici ma femme Matəfara qui souffre depuis fort longtemps de l'épilepsie. Daᅇ lui dit : ce genre de maladie ne se soigne qu'avec le foie de l'Hyène. Je te conseille d'aller faire le tour de la brousse afin de procurer le foie salvateur de ta femme. En brousse, il faut s'armer de courage pour ne pas tomber dans le piège de l'Hyène qui pourrait te manger, recommanda-t-il à Dassoo. Sois excessivement prudent, ajouta-t-il au mari de la malade. Au milieu de la brousse, Dassoo entonna un chant de guerre tout en demandant à Dieu de l'aider : -celui qui cherche à soigner sa femme affronte tout-celui qui cherche à soigner sa femme affronte tout -il n'a peur de rien-il n'a peur de rien-Dieu viens à mon secours- oui viens à mon secours. Arrivé en pleine brousse, Dassoo monta sur un grand arbre au bord de la rivière avec sa lance à l'attente de l'Hyène. Après quelques minutes, il aperçut l'animal venu boire de l'eau dans la rivière. Il décocha l'Hyène qui fut aussitôt atteint mortellement. Il descendit de l'arbre et enleva son couteau de jet dans sa gibecière. Il retira le foie de l'Hyène et l'amena au devin. Celui-ci prit le foie et le fit manger à Matəfara qui fut aussitôt guérie de l'épilepsie. À la fin, Matəfara, sautant de joie, va témoigner les effets du foie en disant : C'est grâce au foie de l'Hyène que je fus guérie de l'épilepsie. Ainsi s'achève le conte.

(Zilhoubé Lazard, Élève en 4e année au Lycée technique de Kaélé, 14 juin 2020)

Conte 4 : l'homme qui dépasse tout

Conte ! conte ! Gədək ! gədək ! Voici donc le conte ! Un homme se prenait pour le tout-puissant. C'était un maître chasseur qui se glorifiait parce qu'il était convaincu qu'il est l'unique homme puissant. Un jour, cet homme parla de sa puissance à son épouse. Celle-ci lui dit : tu ne peux pas être le seul homme puissant. Il existe certainement un homme plus puissant que toi dans ce monde. Les deux discutèrent longuement. Cet homme était capable de tuer la panthère. C'est donc cette puissance qui l'amenait à s'estimer tout-puissant. Un jour, il prit sa flèche et sa lance, se rendit en brousse. Il monta sur un grand tamarinier pour attendre les panthères. Là, il tua les animaux et les ramena à la maison. C'est à travers cet exploit qu'il pouvait proférer être celui qui dépasse tout. Une autre fois, il monta sur le même arbre à l'attente de la panthère. Un monstre vint aussi s'asseoir en bas de l'arbre. Quand le chasseur regarda le monstre, il commença à trembler de panique. Le chasseur prit sa flèche et sa lance, visa le monstre, mais il ne l'atteignit pas. Il visa encore et le monstre dit : quels sont ces lézards qui me versent les urines et les écorces sur la tête ? Le monstre redoutable regarda le chasseur perché sur un tamarinier. Celui-ci tomba tout à coup et prit fuite. Arriver à la maison, il reconnut son impuissance et raconta ce qui lui était arrivé. Son épouse redit : il existe un homme quelque part qui est plus puissant que toi, tu ne seras jamais le seul sur terre. Ce conte exhorte à reconnaître que tout homme est limité. Il ne saurait être l'unique puissant homme. Ne pas le reconnaître s'apparente à l'orgueil.

(Dézoumbé David, Catéchiste, 77ans, 22 juin 2022)

Conte 5 : La petite orpheline

Conte ! conte ! Gədək ! gədək ! Voici le conte ! Une petite fille vivait avec son père, sa mère était décédée. Après quelques années, son père envisagea d'épouser une autre femme. La

femme de son père avait aussi sa petite fille. Quand la femme de son père trouva que son mari avait une fille, elle refusa que sa fille fasse de petites taches ménagères. Elle ne donnait du travail qu'à la fille de son mari. Et sa fille ne passait du temps qu'à se maquiller. Un jour la fille orpheline se rendit au puits. Son puisoir tomba dans le puits. Elle revint annoncer la mauvaise nouvelle à sa marâtre. La femme de son père la gronda sévèrement. Elle lui dit de descendre dans le puits pour lui chercher son puisoir. L'orpheline descendit dans le puits. Quand elle arriva au fond de l'eau, elle rencontra une grande maison de treize portes habitée par douze génies. Les génies lui demandèrent : tu as quel problème ? L'orpheline leur raconta ce qui lui était arrivé. Les génies lui demandèrent : veux-tu du travail ? la fille répondit : je le veux ! je le ferai jusqu'au jour où je déciderai de repartir. Les génies lui dirent : tu balais les chambres, tu dresses les lits dans les douze chambres, mais la treizième chambre, tu ne la touches pas, tu n'y entres pas aussi. L'orpheline observa les recommandations à la lettre jusqu'au jour de son départ pour la maison. Elle appela les génies et les informa de son départ. Les génies ayant vu le bon comportement de l'orpheline, lui ouvrirent la treizième porte. Il y avait de l'or, du diamant. Ils lui dirent : tu te couches et tu roules. Tout ce qui va coller sur ton corps t'appartient. L'orpheline fit exactement comme les génies lui ont dit. Elle se coucha, roula et commença à briller de partout. Les génies la laissèrent partir. Quand elle fut arrivée à la maison, la femme de son père la vit briller, puis lui opposa la jalousie. Elle envoya aussi sa fille au puits. Sa fille laissa le puisoir expressément dans le puits. Sa mère lui ordonna de descendre dans le puits pour lui chercher son puisoir. La fille descendit dans le puits, elle trouva aussi les génies. Les génies lui demandèrent : tu es venue ici pour faire quoi ? la fille aussi leur raconta ce qui lui était arrivé. Les génies lui demandèrent encore : veux-tu du travail ? la fille acquiesça de la tête. Ils lui

donnèrent du travail comme ce fut le cas avec la fille obéissante. Les génies lui donnèrent du travail avec condition comme ils firent avec la fille orpheline. Après avoir accompli légèrement le travail, elle changea d'idée et dit : quelle est cette porte qu'on ne peut pas ouvrir ? La fille ouvrit la treizième porte. Les serpents, les abeilles et les guêpes la mordirent et la piquèrent. Les génies la laissèrent partir couverte d'ulcères. Quand sa mère la vit, elle fut méconnaissable à ses yeux. Sa mère se mit à pleurer seulement. Ainsi s'achève le conte ! Ce qu'il faut tirer comme leçon du conte est que tout homme doit aimer travailler, puis doit obéir, doit aimer un autre comme son corps, il ne doit pas faire la différence entre les personnes. (Madjilé Rita Tassou Honorée, 28 ans, Gaban, Technicienne supérieure d'agriculture. Entretien du 18 juin 2022).

Références bibliographiques

Dakouri G. (2003). Préservation de la biodiversité : les réponses des religions africaines, in *Pratiques culturelles, la sauvegarde et la conservation de la biodiversité en Afrique de l'Ouest et du Centre* (sous la direction de Butaré Innocent), Actes du Séminaire-Atelier de Ouagadougou (Burkina Faso), du 18 au 21 juin 2001, Zoom Editions, p. 49-67.

Dili Palaï C., Kolyang Dina Taïwe (sous la direction de). (2008). *Culture et identité au Nord-Cameroun*, Paris : L'Harmattan, 264 p.

Farau S. (2016). *Les savoirs écologiques des chasseurs de gibier d'eau Girondins : étude de leur validité pour une gestion de l'avifaune des zones humides*, Thèse de Doctorat, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 288 p.

Ki-Zerbo J., Beaud-Gambier M-J. (1992). *Anthologie des grands textes de l'humanité sur les rapports entre l'Homme et la nature*, Paris : Charles Léopold Mayer, 688 p.

Kolyang Dina Taiwé. (2008). *Orature et littéralité. Une perspective africaine*, Berlin : LIT Verlag, 87 p.

Kuitche Fonkou G. (2020). L'eau dans les sociétés traditionnelles africaines : un patrimoine pluridimensionnel, in *Patrimoine(s), mémoire(s) et identité(s) en Afrique*, Yaoundé : Dinimber&Larimber.

Mircea E. (1965). *Le sacré et le profane*, Paris : Gallimard, 192 p.

Pierssens M. (1990). *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Paris : Presses Universitaires de Lille, 192 p.

Sauquet M., Vielajus M. (2014). *Intelligence interculturelle. 15 thèmes à explorer pour travailler au contact d'autres cultures*, Paris : Charles Léopold Mayer, 207 p.

Yaoudam E. (2008). Les chansons : l'implicite de la distraction chez les femmes mafa, in *Culture et identité au Nord-Cameroun*, Paris : L'Harmattan, pp.65-86.